

Taira

Numéro 10

Revue
du Centre de recherche et
d'études lusophones et intertropicales

Spécial commémoration du
V^e centenaire du Voyage de Vasco de Gama



Publié avec le soutien de la
Commission nationale pour les commémorations
des Découvertes portugaises

CRELIT – 1998/1999
Université Stendhal-Grenoble 3

Revue *Taira*

Directeur de la publication : Bernard Emery

CRELIT

Centre de recherche et d'études lusophones et intertropicales

COMITÉ DE LECTURE

Cristina Álvares – Université de Braga (Portugal)

Jacqueline Bernard – Université de Grenoble 3

Maria Graciete Besse – Université de Bordeaux

Pierre Blasco – Université de Paris 4-Sorbonne

Luiz Busato – Université de Grenoble 3

Maria Teresa de Freitas – Université de São Paulo (Brésil)

Claude Guméry-Emery – Université de Grenoble 3

Telénia Hill – Université de Rio de Janeiro (Brésil)

Sébastien Joachim – Université de Recife (Brésil) et de Montréal
(Canada)

Richard Preto-Rodas – Université de Tampa (Floride/Etats-Unis)

Luciana Stegagno-Picchio – Université de Rome (Italie)

Marianne Wiesebron – Université de Leyde (Pays-Bas)

Couverture : Illustration de Josette Carmona
sur un dessin de Moacyr Andrade

AUTEURS

Maria Rita Santos

Universidade de São Luís do Maranhão (Brésil)

René Duchac

Université de Provence (Aix-en-Provence, France)

Ewa Łukaszyk

Uniwersytet Jagiellonski (Cracovie, Pologne)

Guia Boni

Università di Roma (Italie)

Domenico Peruzzini

Università di Roma (Italie)

Manuel Filipe Cruz Canaveira

Universidade de Lisboa (Portugal)

Ugo Serani

Università di Roma (Italie)

Pierre Guisan

Universidade Federal do Rio de Janeiro (Brésil)

Isabel Vaz

Universidade Fernando Pessoa (Porto, Portugal)

Paul Sawada

Nihon University (Japon)

Luísa Trias Floch

Universidad de Granada (Espagne)

Ana Maria Binet

Université Michel de Montaigne (Bordeaux, France)

Judite de Freitas

Universidade Fernando Pessoa (Porto, Portugal)

Témoins confrontés

Les préjugés d'un marchand florentin

Guia Boni

Traduction de l'italien¹ par Paul Crinel

Je vous promets que je saurai mentir.

CHODERLOS DE LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*.

... acciò che 'l nostro libro sia veritiero e senza niuna menzogna².

MARCO POLO, *Il milione*.

En juillet 1499, le marchand florentin Jérôme Sernigi assiste, depuis le môle de Lisbonne, à l'arrivée de la Bérrio, la première embarcation qui fait retour en Europe avec cette nouvelle que, la circumnavigation africaine achevée, on est arrivé aux Indes. Des quatre navires au départ (trois baleinières, Bérrio, São Gabriel, São Rafael, plus un petit navire d'appui avec le ravitaillement) deux seulement reviendront dans leur patrie : la Bérrio, commandée par Nicolau Coelho et la São Gabriel aux ordres de Vasco de Gama, lequel confie la caravelle à l'écrivain João de Sá, tandis que lui s'entretient avec son frère Paul, malade, aux Açores. Sernigi assistera également à l'arrivée de la São Gabriel et à l'occasion de l'accostage de chacun des bateaux il adressera une lettre à ses correspondants florentins. Il est le premier témoin-rédacteur à répandre la grande nouvelle sur l'Ancien Continent.

La première lettre est rédigée peu après l'arrivée de la Bérrio et elle est datée en effet du 10 juillet 1499, la seconde est sans date, mais des informations qu'elle rapporte on déduit qu'elle a été écrite entre le retour de la São Gabriel et celui de Vasco de Gama, c'est-à-dire entre le 29 juillet 1499 et le début septembre de cette même année. Les deux lettres furent publiées une première fois, mais non dans leur version

1. Pour les patronymes, on a conservé les orthographes originales, sauf dans le cas où un équivalent français connu était d'usage (ex. Vasco de Gama pour Vasco da Gama)
2. « Afin que notre livre soit véridique, et sans nul mensonge », Marco Polo, *Le Million* (trad. Paul Crinel).

intégrale dans *Paesi novamente ritrovati* de Fracanzio di Montalboddo³ et par la suite reprises avec des modifications ultérieures par Jean Baptiste Ramusio dans ses *Viaggi et navigationi*⁴. Un exemplaire manuscrit des missives est en revanche conservé dans la bibliothèque Riccardienne de Florence (cod. 1910 et 2112bis) et ce texte, sur lequel se base notre travail, a été récemment publié en Italie par Carmen Radulet⁵ et ensuite traduit en français par Paul Teyssier et Paul Valentin⁶. Le but de la présente contribution n'est donc pas philologique, ni interprétatif du point de vue historico-géographique, mais nous voulons plutôt jeter un regard littéraire dans le sillage de ce que Paul Valéry a écrit dans la préface de *Regards sur le monde actuel* :

« une partie des œuvres historiques s'applique et se réduit à nous colorer quelques scènes, étant convenu que ces images doivent se placer dans le 'passé'. Cette convention a de tout temps engendré de très beaux livres; et parmi ces livres, il n'y a pas lieu de distinguer, (puisque il ne s'agit que du plaisir ou de l'excitation qu'ils prouvaient), entre ceux de témoins véritables ou de témoins imaginaires »⁷

C'est précisément des témoignages que nous voulons faire partir notre travail, des témoignages que Jérôme Sernigi recueille à l'arrivée des deux embarcations et d'où naissent les deux lettres-rapports dont nous allons nous occuper, témoignages d'autant plus indirects, si nous pensons que Jérôme Sernigi raconte par oui-dire et non *per vista*, n'ayant pas pris part au voyage. Celui-ci donne donc des événements une version limitée et unidirectionnelle, filtrée d'abord par l'écrivain-voyageur, puis par sa propre connaissance, et enfin par l'intérêt du destinataire. L'inévitable écart qui toujours apparaît quand on rapporte des récits d'autrui est ici accentué par la défiance de l'auteur vis-à-vis de son second interlocuteur : un juif qui appartient à ce monde autre.

3. Fracanzio di Montalboddo, *Paesi novamente ritrovati et Novo mondo da Alberico Vesputio Florentino intitulado* [Pays récemment découverts et Nouveau Monde par Alberico Vespucci Florentin intitulé], Vicenza, 1507. Les chapitres LI, LII, LIII et LIV sont consacrés au voyage de Vasco de Gama.
4. Voir l'édition moderne de Giovanni Battista Ramusio, *Navigazioni e viaggi* [Navigations et voyages], publiée par Marica Milanese, Einaudi, Turin, 1978, « Navigazione di Vasco di Gama », vol. 1, p. 603-617.
5. Carmen M. Radulet, *Vasco da Gama, La prima circumnavigazione dell'Africa, 1497-1499* [La première circumnavigation de l'Afrique], Reggio Emilia, Edizioni Diabasis, 1994, p. 169-190. C'est le texte sur lequel nous nous sommes basés.
6. *Voyages de Vasco de Gama. Relations des expéditions de 1497-1499 et 1502-1503, récits et témoignages traduits et annotés* par Paul Teyssier et Paul Valentin, préface de Jean Aubin, Paris, Editions Chandeigne, 1995, p. 171-182.
7. Paul Valéry, *Œuvres*, II, édition établie et annotée par Jean Hitiér, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1960, p. 171-182.

Mais qui était ce témoin exceptionnel qui, le premier parmi les européens, a eu le privilège de connaître ceux qui revenaient de l'Inde ? Jérôme Sernigi⁸ était un marchand florentin né en 1453. Il s'établit à Lisbonne dans la seconde moitié du XV^e siècle où, avec son compatriote Barthélemy Marchionni, il fut considéré par D. Manuel comme l'égal d'un marchand portugais, au point que lors de la seconde expédition vers l'Inde commandée par Pedro Álvares Cabral, le roi envoya à Calicut un navire où étaient embarqués des commerçants et parmi eux prirent place aussi trois italiens, comme le rapporte le crémonais Jean François Affaitati : « Ce navire est au seigneur Alvaro et à trois autres marchands, Barthélemy de Florence, Jérôme et un génois »⁹. Jérôme est précisément, selon toute probabilité notre Sernigi. En 1501 appareille pour l'Inde une flotte de quatre navires aux ordres de João de Nova. L'une de ces caravelles appartenait au florentin et était commandée par Fernand Vinete, qui probablement avait pour patronyme Sernigi¹⁰. Ces maigres informations nous prouvent de quels privilèges jouissait Sernigi et nous rendent absolument crédible sa présence à un moment crucial de l'histoire portugaise (et de tout l'occident européen) comme l'a été l'arrivée des navires de Vasco de Gama de retour des mythiques Indes orientales. Sernigi, ce 10 juillet 1499, était là dans l'attente fébrile des merveilles d'Orient¹¹. Les bons rapports avec le

8. Autre ouvrage fondamental pour les informations sur le marchand florentin, celui de Prospero Peragallo, « Cenni intorno alla colonia italiana di Portogallo nei secoli XIV, XV e XVI » [Recherches sur la colonie italienne au Portugal aux XII^e, XV^e et XVI^e siècles], in *Miscellanea di storia italiana*, t. IX, Fratelli Bocca, Torino, 1904, p. 381-462. Les pages consacrées aux Sernigi vont de la p. 444 à la p. 447 ; d'une grande utilité également Luís de Matos, « La correspondance des marchands et des diplomates italiens », in *L'Expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne, 1991, p. 205-240 ; Carmen M. Radulet, *Giro-lamo Sernigi e a importância económica do Oriente*, Instituto de Investigação Científica Tropical, Lisboa, 1985 ; Luisa d'Arienzo, « Mercanti italiani fra Siviglia e Lisbona nel Quattrocento », in *La presenza italiana in Andalusia nel Basso Medioevo*, Cappelli, Bologna, 1986, p. 35-49.

9. Peragallo, *Cenni...*, p. 445.

10. *Idem*, p. 446.

11. A propos de cette date des problèmes ont été soulevés. Nous partageons l'avis selon lequel Jérôme Sernigi aurait pu difficilement écouter le récit des voyageurs et rédiger une lettre si longue en un seul jour. Luís de Matos soutient que le navire serait arrivé le 8 et que deux jours après le florentin aurait écrit son récit : « Étant donné la valeur du manuscrit "Sneyd", qui a été justement mise en relief, on ne peut pas sérieusement mettre en doute la date du 8 juillet, comme étant celle de l'arrivée de Nicolas Coelho, et il n'y a pas de raison apparente pour contester celle du 10 juillet, date à laquelle la lettre aurait été écrite, puisqu'il aurait été matériellement impossible à Sernigi, vu la longueur de sa lettre et le temps qu'il aurait fallu pour se procurer les renseignements, d'écrire celle-ci le jour même de l'arrivée du navire. Il faut accepter ces deux dates du 8 et du 10 juillet. », in Luís de Matos, *op. cit.*, p. 215. Nous ajoutons à notre tour que Sernigi cite dans le texte le 10 juillet comme date d'arrivée de la Bérrio (« Ce jour, 10 juillet de l'année 1499 sont revenues dans notre ville de Lisbonne le baleinier de 50 tonneaux... »), mais la lettre en réalité n'est pas datée de sa

souverain portugais seront scellés en 1511, quand il sera nommé citoyen de Lisbonne et quatre ans plus tard quand le roi réitérera cette prédilection en ordonnant que Jérôme « ait, ainsi que tous ses descendants, tous les honneurs, privilèges, licences, grâces, avantages, franchises qu'ont et doivent avoir les nobles gentilshommes, etc. »¹²

Dans la première lettre qui est envoyée à Florence et dont l'informateur (ou les informateurs) est anonyme, l'Auteur fournit à son destinataire, inconnu de nous à ce jour¹³, des informations sérieuses et précises, sans jamais mettre en doute sa source. Dans la seconde, au contraire, où le « narrateur » est un juif, non seulement le récit se fait plus mouvementé – et à nos yeux plus intéressant, parce que moins convenu – mais à plusieurs reprises, Sernigi met en doute certains des faits rapportés, laissant le destinataire juge de la vraisemblance de l'information. Ces deux lettres, bien qu'écrites à quelques semaines de distance par le même auteur au même destinataire (la seconde lettre commence en effet par une référence à la précédente : « Je t'ai dit comment ceux-ci avaient découvert l'Inde et je t'ai envoyé deux feuillets consacrés presque en entier à ce qu'ils avaient trouvé là-bas »)¹⁴, portent une empreinte différente. Totale identification avec le premier témoin qui reste anonyme, comme anonyme le voulait Montaigne dans les Cannibales ; prise de distance par rapport au second interlocuteur : juif et espion, au service des Maures. C'est précisément à ce dernier, qui à cause de ses caractéristiques est peu digne de foi, que nous devons ce brin de fantaisie qui entre la cannelle et les coraux fait poindre la corne fabuleuse de la licorne, qui n'est rien d'autre que le rhinocéros, ou des perles grosses comme des œufs de pigeons, ou encore le Prêtre Jean. D'ailleurs ce témoin, dont Sernigi toutefois semble se méfier, parle italien. Par conséquent, son témoignage est plus direct et il ne doit pas passer, comme nous le présumons pour la première, à travers le filtre ultérieur de la traduction. Le juif, que Sernigi ne nomme

main, en effet la mention que nous trouvons au début « Copie d'une lettre reçue de Lisbonne, à propos des terres nouvelles découvertes, avec les épices, le 10 juillet de l'année 1499 » a été ajoutée par un copiste, qui peut-être s'est basé sur les informations qui pour nous se sont perdues, et sur lesquelles nous ne pouvons compter.

12. Paragallo, *Cenni...*, p. 446-447.

13. Dans les *Diarii* [Journal] de Marin Sanudo est retranscrite une partie d'une lettre que Jérôme Sernigi envoie à un parent : « *Copia di un capitolo de une lettera di Hirónimo Sernisi, da Lisbona, de di 29 de Ottobre 1513, a Chimenti Sernisi in Firenze, et mandata a Venecia per lettere di 19 Dezebriio di X di la Balia al magnifico domino Petro di Bibiena orator pontificio, et lecta in Pregadi* » [Copie d'un chapitre d'une lettre de Jérôme Sernigi, de Lisbonne, le 29 octobre 1513, à Clément Sernigi à Florence, et envoyée à Venise par courrier des X de la Balia au magnifique seigneur Pierre de Bibiena, orateur pontifical, et lue aux Pregati], où sommairement il raconte l'ambassade de l'éléphant. Il se peut que le destinataire de nos lettres soit aussi Clément.

14. Radulet, *Vasco da Gama*, p. 182.15. *Ibidem*.

jamais, était Gaspar de Gama ou d'Inde. Et voici comment il décrit son interlocuteur :

« [Le capitaine] a envoyé ici un juif qu'il avait pris à Calicut sous sauf-conduit, parce qu'il passait pour un espion de ces Maures avec mission de voir s'il pouvait, et de quelle manière, s'emparer des navires portugais, parce que ledit juif vivait chez un maure très riche et parfois s'en allait à travers le golfe avec deux ou trois navires de ce maure. Et ce juif est natif de Jérusalem – selon ses dires – et parle un italien approximatif, à moitié vénitien, et un peu d'esclavon et d'albanais. Et c'est depuis 20 ans environ que du Caire il est passé en Inde, par voie de terre jusqu'à la Mer Rouge, où l'on prend la mer pour se rendre à Calicut. Et ce juif, on l'a fait chrétien dans l'île des Açores. »¹⁵

Les informations sont vraies, même si Fernão Lopes de Castanheda dans son *História do Descobrimento e conquista da Índia pelos portugueses* dira que Gaspar était musulman et non juif¹⁶. Nous pouvons les compléter en ajoutant qu'il était probablement d'origine polonaise et qu'avant d'être capturé, il avait été au service de Yousouf Adil Khan de Byapour. Par la suite, il avait été fait prisonnier par les Portugais sur l'île d'Angediva, puis baptisé aux Açores¹⁷. Le roi D. Manuel le prendra en si grande sympathie qu'il le comblera de privilèges¹⁸. Mais la fami-

15. *Ibidem.*

16. « E ele [Vasco da Gama] ho mādou logo meter na capitania, onde por tormētos confessou q̄ era espia do çabayo, & ya saber como estaua apercebido. [...] E sabido isto por Vasco da gama mādou ho prēder pera ho levar a Portugal por testemunha das cousas da India. [...] E dali a duzentas legoas confessou aquele homē ya preso a Vasco da gama que era mouro, & ya por parte do çabayo pera lhos levar. [...] E este tornou depois Christão, & Vasco da gama q̄ foy seu padrinho lhe pos nome de Gaspar á hōrra dū dos tres Reys magos, & deulhe ho seu apelido da gama, & depois se disse que este Gaspar da gama era judeu por se achar q̄ fora casado com hũa judia que moraua em Cochim », *História do descobrimento e conquista da Índia pelos portugueses*, por Fernão Lopes de Castanheda, introdução de M. Lopes de Almeida, Lello & Irmão editores, Porto, 1979, Livro I, cap XXVI, p. 68-69.

17. Sur Gaspar da Gama, la bibliographie est assez riche. Cf. surtout José Alberto Rodrigues da Silva Tavim, « Os judeus e a expansão portuguesa na Índia durante o século XVI. O exemplo de Isaac do Cairo : espião, “língua” e “Judeu de Cochim de Cima” », in *Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian*, XXXIII, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisboa-Paris, 1994, p. 137-260; Ilaria Luzzana Caraci, « [Lettera a Lorenzo di Pierfrancesco de Medici del 4 giugno 1501], in *Scopritori e viaggiatori del Cinquecento e del Seicento*, I. Il Cinquecento, (publié par Ilaria Luzzana Caraci, textes et glossaires de Mario Pozzi), Riccardo Ricciardi Editore, Milano-Napoli, 1992, p. 258-259.

18. « Em Portugal [Gaspar da Gama] conversou amiúde com D. Manuel, a quem agradou de tal forma que o soberano ordenou a sua libertação e fez-lhe muitas mercês, dando-lhe vestes suas, cavalos da sua estrebaria e servidores cristianizados, também transportados por Vasco da Gama. Recebendo uma pensão vitalícia de 10 cruzados de ouro por mês, navegou na frota de Pedro Álvares Cabral que em 1500 descobriu o Brasil, acompanhou Vasco da Gama na sua segunda viagem à Índia, em 1502, e, passados

liarité avec le souverain est postérieure à la rencontre avec Sernigi, autrement ce dernier aurait peut-être parlé de Gaspar de Gama en termes différents. Fera référence à lui un autre florentin, Vespucci, qui à son égard emploiera des expressions élogieuses : « homme digne de foi qui s'appelait Gaspar », « ledit Gaspar qui savait nombre de langues et le nom de tant de provinces et de villes, comme je le dis, est un homme fort autorisé »¹⁹. Et en effet il sera affidé au point de naviguer avec la flotte de Pedro Álvares Cabral qui découvrira le Brésil, de naviguer en Inde en 1502 avec Vasco de Gama et enfin d'être inclus dans l'armée de Francisco de Almeida. Sa fonction était celle d'interprète, mais Gaspar de Gama était de toute manière assez futé pour assaisonner ses informations exotiques de détails qui puissent être de bon aloi pour les Portugais. Un stratagème utilisé également avec le souverain dans l'intention de « plaire immédiatement à D. Manuel, en lui présentant une Inde bien peuplée de chrétiens »²⁰. La même information est pourtant déjà rapportée par Sernigi dans la première lettre, avant de parler avec Gaspar²¹. Nous pouvons par conséquent supposer que plutôt que par l'intention de tromper, Gaspar de Gama était poussé par la volonté de ne pas faire toute la lumière sur un détail dont les Portugais avaient déjà donné une interprétation à leur convenance. Et pourtant Sernigi ne semble pas partager la confiance qui entoure l'étranger, peut-être parce que le florentin étant resté sur la terre ferme, n'a pas les moyens de participer à la création de l'imaginaire des découvertes. Cette attitude est évidente dans les deux lettres, en particulier dans la seconde, où il prend toujours ses distances vis-à-vis de son interlocuteur « exotique » et de ses propos hyperboliques et farfelus.

Dans la première lettre²² Sernigi commence par donner des informations fondamentales : comment était composée la flotte, le nombre des hommes, la date du départ et le nom du capitaine. Au second paragraphe, il dit combien d'embarcations font retour et le nombre de lieues terrestres découvertes. On ne doit pas s'étonner de son attention pour

três anos, também ingressou na armada de D. Francisco de Almeida », Tavim, *op. cit.*, p. 140.

19. Caraci, *op. cit.*, p. 247-268.

20. Tavim, *op. cit.*, p. 141-142.

21. Dans son article « O cavaleiro-mercador senhor do oceano », Maria João Martins écrit ceci pour expliquer l'incapacité de Vasco de Gama à comprendre les cultures d'autrui : « confundiu os hindus com cristãos a ponto de ver igrejas nos templos, padres nos brâmanes e Nossa Senhora numa deusa de culto local », in *Jornal de Letras*, 701, Lisboa, p. 10-12. Le témoignage de Sernigi éclaire d'un jour nouveau cette incapacité, puisque dans son compréhensible émerveillement Vasco de Gama, comme les autres membres de l'équipage, étaient aidés aussi par des témoignages autochtones visant à troubler encore plus leurs idées.

22. Cette première lettre va du folio 61r au folio 64v, elle est sans en-tête et par conséquent nous ne savons pas à qui elle est adressée.

les termes *a quo* et *ad quem* et pour tous les autres détails techniques. En effet c'était un marchand et donc sa perspective était différente de celle d'un simple voyageur ou de celle d'un géographe. La scansion du temps, comme l'écrit Le Goff, respecte les paramètres : tout doit être quantifié, y compris sinon surtout en termes économiques. Le florentin poursuit, fidèle à son rôle, en donnant le nombre des morts, les lieues parcourues et le trajet qui a conduit le flotte jusqu'à Melinde et Calicut. Quand il écrit au sujet du Golfe d'Arabie, Sernigi suspend le récit de son interlocuteur anonyme pour identifier les lieux à partir des écrits de Pline : « mon opinion est que ce golfe est le golfe d'Arabie dont traite Pline, qu'Alexandre le Grand avança jusqu'ici en guerroyant et les Romains firent de même, lesquels par la guerre prirent tout »²³. La référence classique a valeur d'autorité et donc prend le dessus également sur le témoignage de première main. Il revient ensuite à la ville de Calicut. Et ici, au contraire, nous assistons au procédé inverse par la servilité de l'auteur au récit de son interlocuteur, lequel compare les dimensions de la ville indienne à Lisbonne, à travers une confrontation plus que plausible au Portugal, mais impropre si l'on s'adresse à un Italien. L'attention de Sernigi se concentre ensuite sur la description du roi et des richesses étalées quand ce dernier reçoit Vasco de Gama. Il fournit aussi toute une série d'informations instrumentales sur les épices, les monnaies, les habits et les métaux travaillés et les autres marchands qui fréquentaient la place, restant fidèle à son rôle de correspondant commercial. A ces informations, il ajoute des renseignements d'une saveur plus exotique pour un lecteur de l'Ancien Continent : le roi végétarien qui mange comme tous les nobles uniquement du riz, du lait et du beurre ; les éléphants utilisés comme moyen de transport ; les habits revêtus par les habitants ; mais aussi des notations sociales sur la justice, la religion, le climat et les saisons. En quelques pages, Sernigi réussit à donner une image infiniment bigarrée de l'Inde, avec une notable accumulation d'informations, mais pour rendre le récit plus bariolé, il sera nécessaire d'attendre la deuxième missive.

Celle-ci est légèrement plus brève (65r-68r) que la première. Après quelques lignes d'introduction qui servent à la relier à la précédente, Sernigi présente aussitôt son interlocuteur, qui bien vite devient protagoniste. Si dans la première lettre, l'Auteur ne s'était en rien préoccupé de mentionner sa source ou ses sources, ici il commence par donner des informations sur son interlocuteur et ce qu'il considère comme la note caractéristique est la foi judaïque de son témoin. Puis, craignant de n'avoir pas été assez clair, il ajoute : « parce qu'il espionnait pour ces

23. Radulet, *op. cit.*, p. 170.

maures, pour voir s'il pouvait organiser la capture des navires portugais » ; juif, espion au service des Maures et ennemi des Portugais. Portrait rapide mais exhaustif, visant évidemment à mettre en garde le lecteur.

A partir de là il commence à prendre ses distances vis-à-vis de ce que cet homme lui raconte. En effet, toutes les fois qu'il rapporte des informations provenant de Gaspar da Gama, Sernigi a toujours l'habileté d'indiquer la source dont il a tiré l'information, comme pour se libérer d'une quelconque responsabilité : « lequel juif est natif de Jérusalem – selon ses dires », ou bien « et il dit des choses merveilleuses sur ces pays », ou encore « et dit ledit juif »²⁴. Et ainsi le récit du juif, christianisé aux Açores par la volonté de Vasco de Gama, est-il ponctué dans l'écrit de Sernigi par ces « il dit » qui soulignent le discours rapporté, qui élèvent une barrière entre auteur et témoin.

Mais de quel genre sont les informations rapportées par Gaspar da Gama ? Hyperboliques et extraordinaires, ou du moins telles nous les fait apparaître le marchand florentin qui est animé d'une profonde méfiance. L'attitude de Sernigi est bien synthétisée dans ce passage : « Il dit des choses merveilleuses à propos de ces pays, et des grandes richesses qui s'y trouvent, et des marchandises »²⁵. Si dans la lettre précédente le florentin s'était montré assez avare dans les descriptions, ici en revanche il s'y montre prolix, avec une particulière attention pour les richesses des lieux :

« Très estimée, dit-il, la présence des coraux en branches, en plaques ou en pains, des tartres de vif-argent, des fortes toiles, de tissus bleus épais, de lunettes ; en certaines contrées on tient pour estimable le vin, certains brocards et des draps de Lucques ; pour les seigneurs de ces lieux l'argent et l'or sont d'un grand prix. Les marchandises de ce pays sont les épices en tous genres en gros et au détail, une infinité de laques, la noix muscade, la civette et des bijoux de toutes formes »²⁶.

Les coraux poussent en branches, le vin est d'une saveur inestimable, les laques sont infinies et les bijoux de toute forme et grandeur, avec une accumulation qui donne l'idée de l'abondance et de l'émerveillement auquel est sujet le spectateur. Plus loin, il rapporte aussi des informations sur l'île où l'on pêche les perles. Sernigi, peut-être influencé par Gaspar da Gama (rappelons que notre témoin parlait italien, « disons, à moitié vénitien »), utilise Venise comme terme de comparaison, abandonnant Lisbonne utilisée dans la première lettre. Dans

24. *Idem*, p. 182.

25. *Ibidem*.

26. *Ibidem*.

cette île semblable à Venise, écrit Sernigi, on trouve « des perles très grosses, comme des noix et des œufs de pigeon et des noisettes, ce qui me semble impossible parce qu'on n'en a jamais vu par ici ». Le savoir de Sernigi s'oppose ainsi à celui de de Gaspar da Gama : l'Europe contre l'Inde. Le florentin n'a jamais vu de perles aussi grosses et par conséquent il met en doute leur existence, faisant montre d'une attitude inhabituelle pour un homme qui évoque des terres inconnues. En définitive, Sernigi, ce 10 juillet d'il y a près de cinq cents ans, incarne parfaitement l'homme de l'Ancien Continent, égaré, incrédule, face à tant de révolutions planétaires. Sa confusion est évidente quand il fait référence sans hésitation à l'existence de la mythologique licorne. L'animal imaginaire rentrait dans les paramètres cognitifs du florentin, basés sur une connaissance du monde liée à la littérature classique et donc Sernigi ne se pose pas le problème de la vraisemblance du récit. En revanche ces perles si grosses et d'une énorme valeur représentaient également son intérêt mercantile qui les lui faisait accepter avec prudence. L'érudition de Sernigi, toutefois, ne l'aide pas à reconnaître dans la licorne le rhinocéros dont parlait déjà Pline (même si celui-ci faisait référence à celui d'Afrique et non d'Inde); en effet, il ne reconnaît pas l'animal de la *Historia Naturalis*, alors que la référence lui revient à l'esprit pour les éléphants, « comme dit Pline précisément »²⁷. Mais pour les éléphants survient aussi l'hyperbole, un climax qui monte en puissance :

« Tous ces rois et seigneurs possèdent des éléphants en fonction de leur condition et de leur grandeur et pour s'en servir à la guerre : ils en possèdent qui 50, qui 100, qui 200, qui 300, 400, 600, 1000 et 1500, selon leur rang »²⁸.

Des nombres qui se redoublent en crescendo aux limites de l'irréel. Et puis toujours le juif raconte un lit recouvert de rubis (*carbonhi*), si grand que dans la pièce où il se trouvait la nuit, on avait pas besoin de chandelle. Et Sernigi ajoute : « Il dit l'avoir vu de ses yeux et l'affirme hautement ». Mais on en a pas fini avec les miracles :

« Dans la ville de Calicut, il est un temple pour les oraisons, et qui-conque y entre une heure avant midi jusqu'à deux heures de l'après-midi meurt subitement à cause des terribles choses qu'il y entend et qu'il y voit, diaboliques »²⁹.

Et il conclut ce témoignage en disant : « et il parle de choses vues et ainsi a-t-il dit publiquement avoir vu toutes ces choses et beaucoup

27. *Idem*, p. 183.

28. *Ibidem*.

29. *Idem*, p. 184.

d'autres». Sernigi, quoi qu'il en soit, est conscient de la supériorité du récit *per vista* sur celui par ouï-dire. La présence de l'interlocuteur devant les événements racontés le place dans une situation d'infériorité dont il se rachète en prenant ses distances. Après celui de Gaspar da Gama, il y a un bref témoignage d'un Maure : «Le maure qui fit le pilote depuis Melinde, terres de maures, jusqu'à Calicut, est venu aussi, et a dit des choses qui tiennent au miracle». Et pour lui aussi intervient le merveilleux. Mais précisément pour ce dernier témoin, Sernigi écrit une phrase qui scelle le tout : «Ce sont là des choses trop grandes pour ne pas les croire et pourtant elles sont vraies»³⁰. Cet oxymore indique la confusion du rédacteur.

Aux témoins indigènes est donc déléguée la charge de raconter l'extraordinaire. Nous savons bien que l'Orient était souvent accompagné de l'adjectif «fabuleux» et que dans ces contrées pouvait même se situer le paradis et par conséquent il n'est pas étonnant que des gens qui ont vécu là-bas racontent des choses hors du commun. Mais les deux témoins rencontrés par Sernigi, et dont il nous parle dans la seconde lettre, ajoutent à leur provenance exotique la religion : le premier est juif, le second musulman, le credo des infidèles, c'est-à-dire de ceux qui croient d'une manière erronée. A quoi nous devons ajouter la mer qui «entourant les récits et les isolant des contradicteurs possibles, fournit au mensonge une protection idéale : il le rend presque invulnérable»³¹. La mer dont Ulysse était aussi revenu, lui qui mentira sans scrupules aux dieux et à son vieux père. Tout ceci crée un paysage aux contours indéfinis, où le marchand qui avait eu l'audace de sortir de ses frontières nationales, mais qui n'avait jamais affronté une aventure en haute mer, est comme égaré. Et le florentin préfère prendre ses distances plutôt que de censurer. Les récits intrigants, par ailleurs imaginaires, l'attirent et l'alarment. Comment peut-il savoir où finissent les mensonges et où commence la vérité ? Et aussi parce que, comme l'écrivait Montaigne, la vérité est unique, mais le mensonge a mille visages³². La culture, les préjugés servent de discriminant. Dans cet océan de nouveautés, Sernigi, comme un naufragé, s'accroche à ses propres sécurités, à la culture classique redécouverte depuis peu et à la confiance dans sa propre foi. Ses préjugés deviennent, comme c'est toujours le cas dans l'histoire de l'homme, sa défense.

30. *Ibidem*.

31. Mario Lavagetto, *La Cicatrice di Montaigne*. Sulla bugia in letteratura [La cicatrice de Montaigne. Sur le mensonge en littérature], Einaudi, Torino, 1992, p. 72

32. Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, Livre I, chap. IX, Gallimard, Paris, 1967.

Table des matières

<i>Avant-propos</i> Bernard Emery, Directeur du CRELIT	7
<i>Fernão Mendes Pinto</i> José Jorge Letria	13
<i>Portugal, os mares e a saída económica</i> Maria Rita Santos	15
<i>Quand la Croix vient après la bannière</i> René Duchac	23
<i>«Claramente se mostra ser falso o que escreveram » A dupla "aletheia" dos Descobrimentos</i> Ewa Łukaszyk	61
<i>Témoins confrontés. Les préjugés d'un marchand florentin</i> Guia Boni	77
<i>Les Portugais dans l'«Itinerario» de Ludovico de Varthema</i> Domenico Peruzzini	87
<i>Damião de Góis. A desdita de permanecer tolerante em tempos de fanatismo</i> Manuel Filipe Cruz Canaveira	101
<i>Reamanhecer</i> Stella Leonardos	111
<i>Non agere in otio. Les spectacles sur les navires portugais de la Route des Indes</i> Ugo Serani	113
<i>Les débris du rêve portugais en Asie du Sud-Est</i> Pierre Guisan	131
<i>Para um retrato mítico de Vasco da Gama</i> Isabel Vaz Ponce de Leão	143

<i>Raphael Hythlodæus, remarquable Portugais du XVI^e siècle</i> Paul Sawada	151
<i>Literatura da experiência vivida : a « Peregrinação » de Fernão Mendes Pinto e « Viaje del mundo » de Ordóñez de Ceballos</i> Luísa Trias Folch	159
<i>Os descobrimentos e o quinto império na obra de Fernando Pessoa</i> Ana Maria Binet	179
<i>Anti-Pessoa ou Homenagem ao Mesmo</i> José Carlos González	191
Recensão crítica	193
Résumés des articles	199
Sommaires précédents	213